

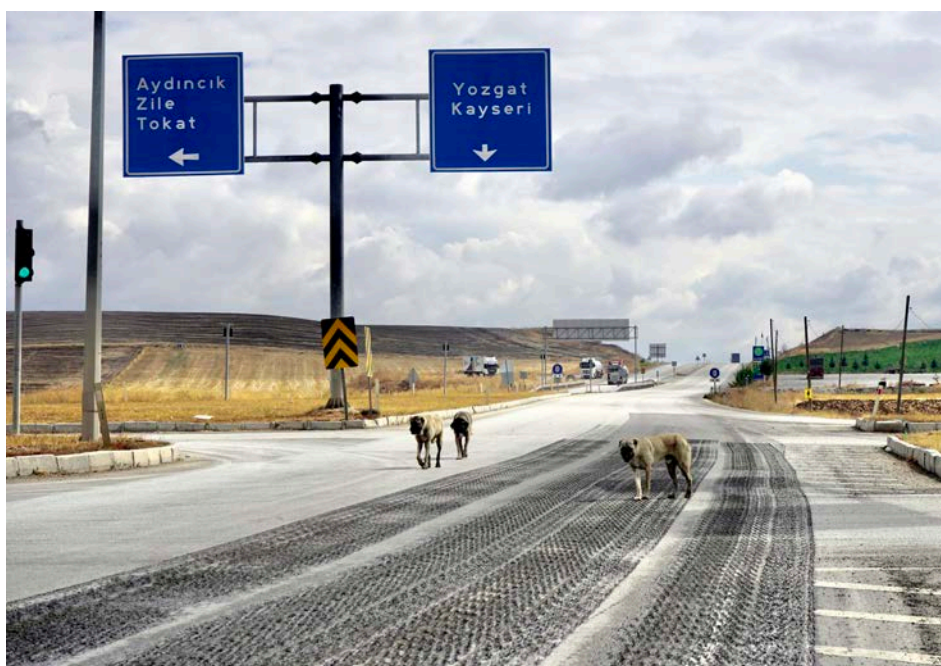
VII.II

LOINTAINE ANATOLIE DIURNE

-

LES KANGALS

*Les mots turcophones sont écrits en italique
(traduits en français entre parenthèses)
ou l'inverse, c'est selon.*



Leur profil est celui d'une bête qui marche lentement, le regard en avant. Leur museau est feutré comme s'ils avaient bu les eaux d'un fleuve noir. Leurs yeux de fauve insondables à la pupille ronde n'attendaient ni rédemption, ni soumission, ni providence. Dans la steppe ils n'étaient reconnaissables qu'en mouvement, leur poil se confondant trop parfaitement avec l'herbe cramée, et la poussière accumulée des siècles passés. Leurs pattes épaisses, le support d'un poids de 5 décimales. En groupe souvent, ils arpentaient ce que j'aurais pu appeler *désert*. Bématistes exilés, leur langue pendait aux heures cuisantes. Leurs dents de carnivores attendaient de la chair. Leur longue queue finissait par recourber une colonne vertébrale, une virgule de poils vers le ciel.

Ils sont devant moi les Kangals, survivants.

-

La route - ce que j'aime appeler *ma* route - est jonchée d'âmes vagabondes. Après les parcours de la nuit, j'atteins le coeur de l'Anatolie et n'ai de cesse de passer de longs cols, puis de redescendre à vive allure dans les vallées. Les reliefs des hauts-plateaux anatoliens ne sont pas les ennemis des cyclistes avec leurs reliefs érodés. Les cols sont hauts, et les pentes longues mais franchissables. Les redondances sont nombreuses. Sans arbres, il semblerait que les oiseaux nichent au sol.

L'architecture des bâtiments est souvent une répétition des mêmes formes et couleurs. Le pays se construit à vive allure, autant que les camions qui me doublent transportent toutes sortes de marchandises dont je ne sais rien. Parfois, un pilier de pont. Sur les plaques d'immatriculation, je lis parfois **AZ**: Azerbaïdjan. Ils ravitaillent les guerres.

J'ai du mal à rétro-penser à la cruauté attestée des ottomans et leur large domination territoriale, alors que les turcs sont joviaux. Le peuple est nombreux et magnétisé par la modernité. C'est un Orient du capital. Sur les bords de route, des marginaux de la grande consommation tiennent un samovar toujours fumant et bousiné. Je m'y arrête parfois, bois un *buyuk çay* (grand thé), qui ne m'éveille pas beaucoup.

Outre la chaleur du thé, je m'arrête pour rencontrer les turcs.

Physiquement très variés, leur peau est plus blanche que la mienne, mélanisée de soleil.

Je chante dans les tunnels comme dans des églises vides. La Turquie a ses Fiat, de vieilles voitures Tofas souvent lustrées, avec des rideaux qui couvrent les fenêtres de la banquette arrière.

Les mosquées sont tassées comme des églises orthodoxes, avec les minarets pour atteindre le ciel. La ressemblance est frappante. Je n'ai pas le goût de leurs architectures. Leurs minarets sont en dysharmonie avec le paysage. Je pense que les canons de mon esthétisme sont imprégnés, et que le vide des paysages me tend à la contemplation des rochers et des rivières plus qu'à des voûtes divines.

-

J'avais essayé d'habiter un instant Sainte-Sophie et ses voûtes inatteignables quelques jours auparavant. Couché sur le tapis de sa nef, je regardais les yeux en l'air les calligraphies : remarquables (elles sont la perfection du geste et du souffle de la pensée), le séraphin survivant entre quatre : témoin de l'histoire, l'espace : suffisant pour avaler une petite partie de l'humanité.

Malheureusement, sa voûte m'était une impasse au ciel. Aussi grande pût être la superficie de ses murs, j'aurais tourné en rond. Les murmures qu'on y faisait étaient trop sophistiqués. Ce silence truqué me donnait l'impression qu'on y était plus prudent que devant le monde sauvage qui lui, se manifeste avec précaution naturelle. Bon, la vacuité du lieu était réussie. Les lumignons placés très bas repoussaient davantage la hauteur de plafond. Mais ça n'empêche la retenue. Je me lavais les pieds avant d'entrer pour vivre l'expérience et ne laisser aucune trace, mais ces espaces saints ne resteront que des visites pour moi. Je n'ai pas la chance d'être calme dans l'immobilisme. Je n'ai pas le pied d'un champignon. Je n'ai pas la certitude de pouvoir suffire à moi-même sans l'influence du dehors. Je n'ai pas la réponse à ces raisons; sans doute ne l'aurais-je pas encore.

Un courant d'air de l'extérieur, je devais sortir. Dehors, attention aux marrons qui tombent.

Lors de mon passage en Turquie après ce convoi en Méditerranée, je me souviens en Cappadoce m'être rendu un matin dans les vieilles églises rupestres de Göreme. Percées dans le tuf, j'imaginai la taille et la forme des outils des maçons-creuseurs. Dans la pénombre étaient éclairées des figures dessinées. Les pigments de minéraux colorés dépeignaient des figurations claires. Je regardais, comme tout le monde, un art ancien de représenter l'humain et ses figures les plus morales.

Au fond de moi s'installait une tristesse en même temps qu'un malaise. Rien... Rien... dans ces églises n'évoquait la vitalité de l'extérieur et les figures humaines semblaient vouloir capter l'attention par une sainteté auto-proclamée. Je ne sais rien de l'histoire philosophique de ces Pères du Désert et de leur approche des idées universelles, grecques ou indiennes ou chinoises ou arabes, mais cet égocentrisme n'était pas ma partition. Le désert n'est certes pas le territoire des manifestations vivantes - bien qu'aujourd'hui on lance des montgolfières comme on souffle sur un pissenlit -, mais je ne faisais pas corps avec ces enveloppes spirituelles. Les nefs exigües et leur écho recroquevillé, un obstacle à l'aéologie des idées. Trop sombres même pour la photosynthèse.

Ma légitimité est celle de tous les habitants d'états démocratiques à se poser des questions, n'est-ce pas ?! Je respecte les gnoses et leurs ambassadeurs. Chez moi rien n'est fixe. Même le nihilisme ne prend pas racine. Je véhicule la locomotive de ma trinité: manger-bouger-penser (dans le désordre).

-

Cinq fois par jour est le rythme des prières diffusées par les hauts-parleurs des mosquées. Je roule et la voix du muezzin aussi. Les chants de prières entonnent en canon, suivant le décalage horaire de parfois 1/2 seconde; c'est bien calculé. Ce que je pense de cette spiritualité horlogère est que, si j'étais turc, je serais exténué d'entre 5 fois 365 fois dans l'année l'appel à l'attention professorale. Ce que je crois - et ce n'est que mon avis - c'est que toutefois, cette régularité peut permettre à l'Homme de casser un rythme de frénésie, de se regrouper dans le silence, pour dégager une minute de sagesse dans un repli tourné vers l'Est. La méditation forcée non merci; la méditation oui. C'est peut-être ce manque de se tourner vers une géographie qui manque à notre occidental-américanisme aujourd'hui. Une orientation momentanée pour reconnaître nos cardinaux.

Seulement, sommes-nous capables de l'appliquer sans règles et sans loi? Sans le rappel des prières? Question ouverte.

Je reprends la route ! Je roule vers Ilgaz après avoir couché 2h à l'aube sur le bord d'une route, caché entre des genévriers, les jambes cuites.

Le brouillard qui enturbane le sommet de la colline, peu à peu s'évapore comme les couches d'un oignon. Un chien sort de nulle part, une femelle aux mamelles bien tétées. Les hauts-plateaux turcs portent le vide où des souches de peupliers sénescents gisent, comme pour faire comprendre que l'eau y passe depuis longtemps. Les chardonnerets élégants s'envolent, aux ailes dorées comme des épis de blé.

Un faucon crécerelle suit sa proie; toute vie est dans l'air.

La terrasse d'une maison abandonnée toute en bois est le lieu de ma nuit, entre vide et broussailles, où la vue apprécie le retrait de la vallée, loin de Tosya scintillant comme une mitre. Au loin un nuage dépose sa pluie.

Trouver un refuge de la sorte pallie largement les exigüités d'une existence sans cesse dans l'entre-deux. Sur des planches, une nuit prend son sens. La terrasse est un bout de bois tendu vers la liberté, suspendue dans le vide. Je sors mon sac de couchage et vais me laver dans un abreuvoir au crépuscule. Après un repas simple, j'écris dans un carnet qui se remplit vite, et m'évanouit dans les sons de la nuit.

Les noyers, seuls arbres témoins de l'arrivée de l'automne attirent les sangliers qui barbotent les noix, indifférents à ma présence...

La végétation parcimonieuse est de genévriers cades, de chênes persistants qui poussent dans une terre argileuse : la terre d'Anatolie. On dirait le Lubéron.

Ca commençait par la rupture de 1, 2, 3 rayons de la roue avant, avant que je ne m'arrête sur le bord de la route, dans une longue côte. Une fable de La Fontaine concluait « Aides-toi et le ciel t'aidera ». La pause mécanique est donc nécessaire car, chargé, chaque rayon cassé soustrait de la résistance à la jante. Je dois substituer un *nipple*.

Petite leçon d'anatomie mécanique: un *nipple* est l'écrou à l'extrémité d'un rayon au niveau de la jante.

Affairé à démonter le pneu, la chambre à air et le protège-jante (le discours des protocoles), 4 turcs jaillissent d'un pick-up. L'un d'entre eux porte un uniforme kaki en accord avec ses yeux verts, et sous sa moustache noire et bien taillée se dessine un sourire amical. Oğuzhan qui se présente à moi dirige le petit groupe d'agents forestiers qui l'accompagne. Il a, comme tant d'autres turcs, un prénom qui rime avec *Aslan* (lion).

- Je suis français. Je m'appelle Léo.

- Ecoutes, nous travaillons pour la réserve forestière de Tosya. Nous avons une cabane à 10km un peu plus haut. Nous y serons toute la journée. Nous préparerons à manger, tu es le bienvenu.

Quelques kilomètres après la fin des réparations donc, alors que la forêt prenait de la consistance et que l'air se rafraichissait, une pancarte posée au sol indiquait « ← LEO ». L'orientation était claire, taguée en rouge.

A la cabane je laisse mon vélo et Oğuzhan m'emmène dans son 4x4 Mitsubishi pour récupérer son équipe disséminée dans la forêt. Nous roulons entre les arbres à une allure dangereuse. Il semble avoir passé une bonne nuit, sa conduite est précise, son regard fraternel. Le temps que l'équipe finisse de tailler le bois, nous communiquons. Il écrit dans la paume de sa main des mots en turc: *Tilki* (renard en turc), *Vulpes* (renard en latin), et des chiffres. Son métier le rend fier et j'aime la façon dont il crée l'équilibre de son groupe, entre retrait et complicité. Les haches de ses collègues balancées à l'arrière du véhicule et serrés dans l'habitacle, nous traversons tous ensemble la forêt en direction d'un village presque secret, Kilkuyu, après une bifurcation au col (*geçidi*) que je devrai passer à vélo. Au village, les habitants se réunissent pour les obsèques d'un homme. Les villageois sont vêtus de vieux costumes usés. La fille du disparu pleure son chagrin à travers ses yeux bleus, sous sous voile. Oğuzhan lui présente ses condoléances. Entre les gardiens de la forêt et les villageois existe un respect, une loi amicale. Ici, à part la jeune fille en pleurs, les femmes sont invisibles comme des scorpions cachés sous les pierres.

Comme toujours, la mort contamine de sa disparition ceux qui se rassemblent, regroupés pour le temps qu'il leur reste à eux, commémorant la place vide laissée.

Je suis accueilli chaleureusement et on me tend des mains aux phalanges manquantes. Tout paraît simple. Comme les autres, je m'installe dans une salle accueillant les appétits, où sont attablés les

hommes penchés sur le repas chaud: une *çorba* (soupe), du *pilav* (riz), et de l'agneau en sauce. Je mange beaucoup de pain. Comme chaque repas en Turquie, ça se finit par un *çay* (thé). Je suis le groupe vers un *çay köy* (village à thé) installé sous une bâche bleue tendue qui diffuse sa lumière saphir sur les visages cicatrisés et marqués des montagnards. N'imaginant pas la hauteur de neige ici l'hiver ni la rudesse qui doit en obstruer les villageois, j'accueille leur candeur estivale, quoique funéraire pourtant. C'est que la population d'altitude comprend les efforts que j'ai fait pour monter jusqu'à eux. La vallée de Tosya est lointaine et bien plus bas. Je ne compte pas souvent les kilomètres.

Après les conversations autour du thé, on repart. De retour à la cabane, Oğuzhan me prépare un café puis un deuxième, et me propose:

- Tu peux passer la nuit ici si tu le souhaites. Tu seras tranquille.

Je suis tenté par la nuit en forêt mais la route est encore longue. Et je décline comme souvent, pour manger mes kilomètres. Selon lui, j'atteindrai Corum à la nuit, vers les 23h.

J'enclenche mes pédales automatiques et salue mon ami Oğuzhan, qui repart, lui, dans son véhicule vers la forêt. Il me tend une main sur laquelle est tatoué *Tilki*, *Vulpes*, et autres chiffres.



Les paysages d'Anatolie sont d'argile, comme sculptés par des mains d'eau et de vent, en courbes généreuses. Que restera-t-il de ces paysages dans 2.000 ans ?

Les hommes portent autant de cicatrices sur le visage que les chiens.

L'anglais n'a pas réussi à percer l'orographie des montagnes (*dağ*). Souvent, j'ouvre mon dictionnaire de turc pour comprendre un peu l'univers autour de moi. Les noms des villages commencent à avoir un sens, et je réponds à mes interlocuteurs par des mots simples. *Merhaba !* (Salut !), *yök* (non), *evet* (oui), *bisiklet* (vélo), *çok güzel* (très joli), *yurt* (pays), *mükemmel* (parfait), *deniz* (mer), *yağmur* (pluie), *Merhaba !* (Re-Salut !)

Ma langue est foetale, mais commence à prendre vie. Pour la grammaire, pas vraiment le temps.

Un matin, alors arrêté à une station service pour boire le thé en compagnie du pompiste dans une salle investie d'un canapé, ce dernier m'indique, une fumée accompagnant chaque mot :

Au *Kuzey* (Nord) il fait *sicak* (chaud) ;

Au *Güney* (Sud) il fait *soğuk* (froid).

C'est l'inverse de mon raisonnement habituel, parce que je ne connais pas la configuration du pays. Je vais vers les hautes montagnes méridionales alors évidemment, sud=froid. L'Euphrate, s'il existe encore, sera froid.

Je pédale de l'aube à la nuit, et me dirige vers le Sud-Est du pays.

La logique de mon esprit depuis le départ est orienté vers le monde extérieur, en oubliant parfaitement les examens intérieurs. Je me nourris du futur antérieur : le présent.

J'ai laissé mon bateau dans un chantier sur des berres. Il faudra payer la place, comme toutes les choses matérielles que l'on laisse derrière soi. J'espère que le Mistral cette année en Sardaigne ne provoquera pas de catastrophes, car les assurances ne couvrent rien des intempéries. Et même si j'ai le sang qui remue à ces pensées, je n'y changerais rien de toute façon. La météo parle, on l'écoute.

Je dois rester concentrer sur la route, sur les gens que je croise.

Ma concentration est la meilleure des assurances. La meilleure des concentrations, c'est la lutte contre le froid.

Quand mes mains se congestionnent de froid, je pense à la suite de mon voyage qui le sera à travers l'Asie Centrale, me dirigeant vers les latitudes nord. Les opportunités seront nouvelles et les contraintes auront leurs solutions, comme toujours. L'important est maintenant. Je jubile néanmoins comme un pré-voyant.

Le motif que je vois souvent est celui de *Maşallah*, une calligraphie contre le mauvais oeil. Sur le pare-brise des voitures, près du portail des jardins. Un peu partout les turcs arborent des talismans. Pour faire simple: une superstition. S'il y avait une bête qu'il fallait dresser pour repousser le mauvais oeil c'était bien le Kangal.

La nuit en longeant les foyers, je les entendais s'époumoner à mon passage, leur gueule béante si grande qu'ils auraient pu mâcher *Allah* (Dieu) tout entier.

Les Kangals sont comme perdus, enfantés de la plaine et laissés à leur sort. De loin je les aperçois en groupe, co-errants parce qu'ils n'ont pas les instincts solitaires. Ils n'aboient pas. Ces animaux auraient été bienheureux de courir derrière des chèvres ou des moutons, aux flancs d'un bergers hâbleur; mais les bergers sont des hommes en voie de disparition. Ces chiens ne sont pas en surnombre, ils manquent de guides. Je crois. Leurs yeux de fauves placides ont des réminiscences d'ardeur animale, docile au monde qui les délaisse. Le monde qui les a domestiqué les nourrit bien de temps en temps, leur donne des restes. Ces chiens au demi-quintal sont les sous-couches d'une société qui se domestique elle-même en faveur d'un contrôle hiérarchisé.

En sarde, dans la langue du campidanese, *Maison* se dit *Domus*. Parce que *Domus* signifie *Maison* en latin. Son étymologie avait donnée: *domestication*.

Les Kangals n'erreraient pas dans le vide poussiéreux en quête d'un habitat chauffé ou d'une famille bienveillante. Ils aspiraient à s'épuiser davantage pour mener les troupeaux. Les pâtres avaient été engloutis par les villes, attrapés par l'évergétisme de belles promesses. Les Kangals désertaient les vitrines, recrachés eux, par l'indifférence de l'Homme à arpenter ses territoires en marchant. Leur errance n'était qu'un symbole d'une harmonie subsistante entre l'animal et le territoire, et quelques-

uns m'arrêterent de nombreuses fois pour les regarder ou leur parler dans la langue de ceux qui les considèrent.

Les chiens sont avachis sur le sol quand ils ne mangent plus et se déplacent de sieste en sieste, les paupières tremblantes de rêves. Leur vie est une économie d'énergie puisqu'ils n'ont que peu de ressources. Les femelles ont les mamelles de toutes leurs portées, de toutes les petites vies qu'elles ont données à l'Anatolie.

Souvent, les mosquées divulguaient leurs oraisons vespérales alors que je quittais les villages dans la fin du jour. A ces chiens je tendais la main, un regard ou un bout de pain sans compter à ma propre effervescence. Je me passerais de faire l'apôtre. Mes mains étaient faites pour diriger quelque chose, le vélo; pour nourrir aussi. Pour prier le ciel: jamais.

En repartant je ne me retournais que très rarement. Quand je le faisais, j'apercevais dans mon sillage une main levée pour un salut, ou bien souvent, des bêtes qui me tenaient du regard. Dans mon dos, les souvenirs.



En empruntant les routes secondaires, je vois des enfants tendre la main vers des poiriers sauvages près des sources qui coulent, et les montagnes tassées comme des bosses de chameaux. C'est un tableau de sable.

Près d'une de ces innombrables sources jaillies de nulle part, un homme au visage carné m'offre une part de *cavun* (melon) exquis, le plus savoureux jamais goûté. Je pense à ces pastèques de Sardaigne, dont celles de San Priamo qui, selon mon ami Massimo, sont si exquis qu'on voudrait en manger la peau qui croque sous la dent. La plupart du temps, ces eaux sont des points de relai au milieu des plateaux. Les hommes de la route - les femmes sont greffées au village - me proposent souvent de parler en allemand. *Yok!* (non) La langue de Goethe est étrangère pour moi ; alors ils me serrent la main, m'offrent un thé, ou me souhaitent Bon Voyage.

La même question me revient en tête que celle que j'avais eu à vélo au Maroc, en direction de l'Atlas avec mon ami Stéphane: comment des cucurbitacés aussi juteux et sucrés font-il pour jaillir de terres si âpres ?

- Tu voyages sans utiliser internet ? Un peu étrange - *a little bit strange*, me fait-on remarquer. Comme si je n'utilisais pas d'un organe dont j'étais naturellement pourvu. Je n'écoute rien des conseils-jugements pour m'orienter. Je suis un sourd. L'Euphrate se rapproche.

Mes rayons ne finissent pas de se rompre, ceux de la roue avant. Leur configuration est parallèle. Je devrai la faire changer plus tard.

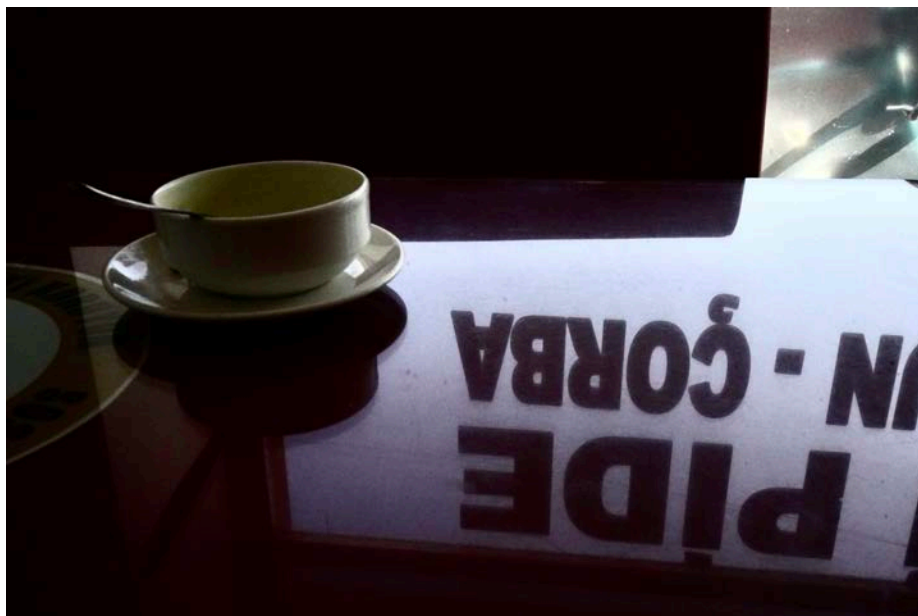
A Elaziğ, et après avoir dormi au bord de la route dans un lieu de prière pour les paysans des alentours, où j'avais pu m'étendre sur un large tapis en respectant la propreté des lieux, je m'aventure dans un quartier populaire pour dénicher un atelier de réparation et acheter de nouveaux rayons. Les rues sont denses, les commerçants passent plus de temps sur le seuil de leur boutique à fumer qu'à vendre leurs articles. Les rues sont surchargées. Deux jeunes dans un atelier de réparation de scooters et de vélos m'accueillent dans leur antre désordonné, où des pièces mécaniques se superposent comme des mikados.

Dans la pièce: une fourche de vélo dans un étau, des carcasses de scooters, du cambouis sur les doigts et des sourires. Ils me trouvent des rayons, 10. Me proposant d'apporter une soupe de lentilles si j'ai faim - je refuse de me faire servir -, ils me donnent quelques poignées de mûres blanches, des *diit* au goût de miel, craquantes, cueillies à Tuncelli près des sources de l'Euphrate.

Sur le trottoir je discute avec un professeur d'université. Il a l'anglais lui, l'enseignant ingénieur. Alors que nous discutons dans la langue des scolarisés à côté d'autres qui ne la comprennent pas, je regrette de leur faire ressentir leur ignorance de la conversation. Entre les éclats de soudure à l'arc des mécaniciens, le professeur est fasciné par mon itinéraire et sa question « Comment arrives-tu à te discipliner tout seul ? » révèle que la volonté est l'étincelle qui anime le voyage.

Il y a le départ et puis on entretient la lancée, l'inertie.

Beşir - le prof -, ne m'indique pas le chemin pour sortir d'Elazig, il sait que je le trouverai. Il avait amené le vélo de son petit pour une soudure, et j'avais capté sa dignité autant que la simplicité des jeunes de l'atelier, s'activant dans le désordre avec fluidité.



L'Anatolie se découvre comme une première fois. Avec mon corps sur sa peau de poussière et de grand silence. Il y a des absences dans le paysage.

Peu d'avions et très hauts. Pourtant le ciel est large ici.

Les aubes sont sans nuages et même la poussière a son ombre: une ombre de lune.

Le jour, le soleil ne me lasse pas. Le poumons ne se retiennent plus de pomper l'air frais, et le sang de gonfler les cuisses. Aucune courbature. Je croise jamais d'autres voyageurs à vélo. Les pierres bougent et se cognent. Ce sont des reptiles à carapace.

Il y a quelque chose en Turquie dans sa vacuité, qui me fait penser que je ne suis que de passage. Un appel d'air. N'est-ce pas que le pays ressent aussi un appel d'air entre l'Europe et l'Asie ?



Après une brève pause à Tuncelli et une baignade à l'aube dans le courant glacial du Munzur, je repars plus fatigué, comme chaque fois après ces interruptions pendant lesquelles je noircis des pages, et en lis quelque-unes. Je dévore un livre sur les *Coureurs d'épices*, rêve de bateaux et d'océan, de tendresse parfois.

Au camping où j'ai fait une halte pour dormir dans un lit après les 1.500 kilomètres montagneux parcourus depuis Istanbul, je tente de faire la conversation, et puis je suis frustré d'aborder certaines personnes avec la réplique du compliment sur la beauté des paysages. Banal et ennuyeux. Je commence avec: *Cok güzel Türkiye* (Très jolie la Turquie), et puis on me répond avec des yeux dépassés: *Fakir* (pauvre), en frottant des doigts un billet imaginaire.

La Turquie est un Orient modernisé, c'est ostentatoire à certains égards. Le coût de la vie me laisse néanmoins perplexe quant au pouvoir d'achat des turcs, et j'évite les lieux où les touristes déjeunent entre eux, m'asseyant de temps en temps dans une cantine sociale pour une soupe et un peu de viande, ou sur un tabouret de trottoir pour boire un *ayran* (yaourt salé). Je ne peux guère être handicapé par le malheur des autres, au-delà de reconnaître que j'ai de la chance, et que j'aurais pu venir au monde dans une étable ou dans le quartier défavorisé d'une mégalopole. Je serre la main aux gens qui ne voient pas en moi un cueilleur de pommes d'or, mettant la main sur les fruits qu'ils ne peuvent pas cueillir eux. Ma moustache et mon vélo attirent la sympathie.

Certains envisagent les efforts que je déploie pour progresser dans le pays des montagnes, c'est cette façon de faire qui les rapproche de moi pour un moment de partage. A l'évidence, les plus

conscients sont ceux qui habitent leur géographie physiquement. Les citadins m'abordent avec plus de cynisme, sans discernement.

Quand on me dit *Tu as de l'argent: Pas d'argent, pas de vacances*, je réponds au théorème que je ne suis pas en vacances. L'argent, je n'en ai pas dans un coffre-fort. Je n'ai jamais pensé à prendre congé de la réalité.

Au camping de Tuncelli, l'équipe qui le gère semble vissée au néant. Un néant automnal. Un vieux type est là pour passer l'hiver, après avoir fui les dévastations d'un tremblement de terre dans les territoires du sud de la Turquie quelques semaines auparavant. Sa maison à Adiyaman, rasée, il n'avait plus de toit alors il était exilé dans ce camping. Il m'explique tout ça en 3 mots. Je comprends son histoire parce qu'à Istanbul, un jeune de la ville d'Urfa m'avait parlé du tremblement et de son épïcentre dans les régions du sud. Aziz me regarde plier bagage avant de repartir, et s'efface devant son téléphone, dans des cascades de vidéos. Sa moustache grise ne tressaille plus du séisme; il reste assis sur le lit que je quitte et je laisse la porte ouverte.

Les lits de rivières asséchées débordent de déchets. Pleins de couleurs, les plastiques vides forment la mosaïque d'une génération-déchet. Evidemment, il n'y a plus de place pour tout ce qu'on génère. L'exposition à ciel ouvert de l'irresponsabilité est muséale. On est tous les artistes de nos gâchis. J'observe des gens qui se débarrassent de sacs poubelles, et les jettent mollement au hasard sur la terre. Si le sac est léger, le projectile va loin. S'il est lourd, il reste à leurs pieds. Ca s'empile. Je n'ai rien à dire; ce n'est pas ma terre.

La question est: Où est le territoire ? Dans la conscience ou sur le lieu d'existence ? Ne suis-je pas interdépendant du laisser-aller, même en Turquie ?

Je crois que la responsabilité d'un territoire et sa beauté dépend de ses habitants. La morale de cette histoire, c'est que les Kangals ou les corbeaux recyclent (une petite part) des déchets... Et les choucas semblent rire avec leurs yeux argentés. Les cormorans n'en ont rien à faire.

Le vent qui me porte de dos retourne le feuillage des peupliers qui bordent le cours d'eau, le Munzur toujours, dévoilant le vert clair de l'envers des feuilles. J'aime voir le vent retourner les choses dans ce sens-là. Au fond des gorges, le soleil perce tard sur la route qui suit les méandres de l'eau.

L'ingénierie routière est, je crois, inconsciemment basée sur les principes de la vieille science chinoise du Feng Shui, où l'hydrologie génère, dans les grands projets d'infrastructures, le tracé des voies goudronnées à couler. Les ingénieurs causent avec l'eau pour trouver le chemin le plus court.

Une soupe de lentille chaude bourrée de pain avalée à Toltum me tient au ventre jusqu'après le col d'Ayla, dans les derniers sommets escaladés de Turquie.

Montagnes souffreteuses, parcourues d'empreintes. Les vaches emplissent les champs encadrés de bouleaux et n'ont pas de cloches. Les bergers suivent les animaux dans l'ordre établi : les troupeaux sont plus nombreux que les hommes.

Le décor imaginé par la météo des siècles, les volcans éteints, les bouleversements antérieurs et les générations enterrées est tassé d'une mouture fine et je me découpe des tranches de *halva* aux pistaches au pied de l'extravagance morphologique des dunes colorées, comme un visiteur d'Uranus ou d'une autre planète orange, avec en plus les aigles hauts dans l'azur qui déploient leurs rémiges, et s'octroient le ciel comme le monde entier. On a de la place. Les perdrix courent comme toujours... empressées comme des villageois ressuscités.

L'écureuil est roi dans son noyer. Les femmes travailleuses et âgées portent autant de pierre que les hommes. En couple, ils canalisent l'eau et bossent fort.

Mon projet prend forme dans la contemplation des emblèmes vivants du pays.

La description est superficielle, réduite à mon champ de vision; s'échappe ce qui court en périphérie du regard. Je suis un aveugle partiel.

Je double les agriculteurs juchés sur de vieux tracteurs Massey-Ferguson et leur envoie un coup de la trompette achetée à mon ami Nenad, à Belgrade.

Au fond d'un après-midi et à l'est d'Ardahan, une dépression géographique et lacustre est parcourue d'une longue route qui traverse une frontière: le *Gürcistan* - la Géorgie. Je tire un gros braquet vers les confins de la Turquie. La nuit est prête avec son froid atmosphérique. Dans la dernière côte, un chien - encore ! - m'accompagne et me court après, langue pendue. La compagnie est heureuse et passagère dans cette belle lumière. On me demande *C'est ton chien ?* et je réponds *Un peu.*

Le tempérament agité du chien n'a égard de la rudesse de son existence et de son traitement. Entré dans le pays au drapeau de Lune avec un chien, accompagné par un autre pour le départ.

Ils sont partout. Je presse des coups de trompette et je rigole.

Merhaba !

-

Les coudes posés sur le guidon, je me perds dans le vertige de l'Anatolie. Les distances sont infinies et je ne voudrais jamais m'arrêter.

Quand sera la fin de l'imaginaire ? Quand le voyage prendra-t-il sa fin ? Comment aborde-t-on la fin de tout ? Où est la frontière des rebords de la Terre et des Mers ? A quoi me servent les cartes superficielles ?

Je ne voulais jamais faire barrage à toutes ces questions, en continuant comme j'avais continué à rouler depuis que mon père avait enlevé les petites roues de mon vélo à 5 ans, quand, croyant qu'il me tenait encore, je roulais tout seul comme un grand vers l'avant. Je suis seul avec mes questions qui roulent dont personne n'aura jamais les réponses. Rouler à tout jamais n'est pas une esquivé. Se poser les questions sans réponses est comme rouler, et mieux vaut garder à l'esprit que personne ne nous tient pour continuer. On est dépendants de presque rien pour avancer. Aussi, ne doit-on pas oublier ceux qui nous ont tenu pour nous permettre de partir un jour.

Ma mémoire est une orientation parce qu'elle me permet de ne pas tourner la tête vers l'arrière.

L'aigle qui me donne l'impression d'être libre tout là-haut, se fait toujours... toujours emmerder par les corbeaux.

J'allais oublier : *Alors l'Euphrate ?*

L'Euphrate est froid.

Ce n'est pas le temps de l'Armageddon.

Lointaine Anatolie, c'est presque un anagramme.



Le 06 novembre 2023, Tbilissi